



Paul Evdokimov
Préface d'Olivier Clément

Sacrement de l'amour

LETHIELLEUX

DDB *desclée
de brouwer*

**Sacrement
de
l'amour**

© 1962/1977, *Éditions de l'Épi, Paris*

© *Desclée de Brouwer, 1980 et 2011 pour la présente édition*

ISBN : 978-2-249-62135-5
ISBN pdf : 9782249624513

Paul Evdokimov

*Sacrement
de
l'amour*

Le mystère conjugal
à la lumière
de la tradition
orthodoxe

Théophanie
LETHIELLEUX
Groupe DDB

DU MÊME AUTEUR

Dostoïevski et le problème du mal, collection Théophanie, Desclée de Brouwer, Paris, 1978 (réédition).

Le mariage, sacrement de l'amour, Edition du Livre français, Lyon, 1942 (épuisé).

Sacrement de l'amour, le mystère conjugal à la lumière de la tradition orthodoxe, Edition de l'Epi, Paris, 1962 ; collection Théophanie, Desclée de Brouwer, Paris, 1977.

La femme et le salut du monde, collection Théophanie, Desclée de Brouwer, Paris, 1978 (réédition).

L'orthodoxie, collection Théophanie, Desclée de Brouwer, Paris, 1979 (réédition).

Gogol et Dostoïevski ou la descente aux Enfers, collection Théophanie, Desclée de Brouwer, Paris, 1961.

Les âges de la vie spirituelle, collection Théophanie, Desclée de Brouwer, Paris, 1964 (réédition 1980).

La prière de l'Eglise d'Orient, la liturgie de saint Jean Chrysostome, Editions Salvator, Paris-Mulhouse, 1966.

La connaissance de Dieu selon la tradition orientale, en réimpression dans la collection Théophanie, Desclée de Brouwer.

L'Esprit Saint dans la tradition orthodoxe, Editions du Cerf, Paris, 1969.

Le Christ dans la pensée russe, Editions du Cerf, Paris, 1970.

L'Art de l'icône. La théologie de la beauté, Desclée de Brouwer, Paris, 1970.

L'amour fou de Dieu, Editions du Seuil, Paris, 1973.

La nouveauté de l'Esprit, Abbaye de Bellefontaine, 1977.

Le buisson ardent, Editions P. Lethielleux, Paris (1981, Dessain et Tolra).

Préface

Le Sacrement de l'amour constitue le premier volet du dyptique (le second volet étant *La femme et le salut du monde*) que Paul Evdokimov a consacré aux charismes propres de l'homme et de la femme ainsi qu'au « mystère » (au sens sacramentel) de l'amour humain.

Il est banal de le dire, l'*éros* n'a guère trouvé place dans le christianisme historique, sinon, mais consumé, dans les aboutissements spirituels du monachisme. Le christianisme a mené son combat pour affirmer, contre l'élan aveugle de l'espèce et l'idolâtrie de la jouissance impersonnelle, la transcendance de la personne. Cette transcendance s'accomplit dans l'union mystique où « le désir retourne à son origine », comme dit saint Grégoire Palamas. Toutefois, la tension monastique entre personne et nature est souvent devenue distension où toute une sensibilité dualiste, tout un spiritualisme désincarné se sont engouffrés. D'où le rêve d'une condition « angélique » asexuée, la peur du féminin, la gêne manifeste de tant de Pères de l'Église devant le texte de la Genèse célébrant la rencontre émerveillée de l'homme et de la femme au paradis, donc avant la chute. Certains d'entre eux sont allés jusqu'à dire que c'est en prévision de la chute, justement, et pour assurer l'histoire du salut, que Dieu avait créé la femme. Ou encore, ils ont vu

dans l'intensité même du plaisir érotique l'origine inéluctable de la mort : notation profonde, mais qui oublie et la condition paradisiaque, et le miracle, le premier réalisé par le Christ, aux noces de Cana. Il semble qu'aux temps de chrétienté des pans entiers de l'Évangile aient été enfouis, voire niés : cette liberté libératrice de Jésus envers les femmes les plus « impures » ou les plus « pécheresses » selon la loi ; et ce rappel qu'il fait de l'intention première du Créateur, de la « consubstantialité » originelle de l'homme et de la femme : « ils seront une seule chair ». Rappel qui ne constitue pas une loi nouvelle, dans la perspective d'un légalisme, mais un sens, une aimantation, une grâce à nouveau offerte. Il suffit de songer aux interdits à la fois frustes et salaces des « pénitentiels », en Orient comme en Occident, ou au châtiement souvent effroyable de la femme adultère — « Que celui qui n'a jamais péché lui jette le premier la pierre » —, et l'on comprendra la révolte moderne contre ce que l'on a pris pour la conception chrétienne de la sexualité...

Il faut bien le dire : aux temps de chrétienté, on n'observe pas grande différence, dans ce domaine, entre les diverses Églises. Cependant l'Église orthodoxe, parce qu'elle a conservé le sacerdoce marié des premiers siècles (alors qu'en Occident l'horreur du sexe, et surtout de la femme, aboutissait au célibat obligatoire du clergé, aujourd'hui, il est vrai, tout autrement justifié), parce qu'elle a relativisé le légalisme par la notion d'« économie », c'est-à-dire du respect de chaque destinée personnelle, a offert un terrain favorable, dans la seconde moitié du siècle dernier et la première de ce siècle, à une conscience renouvelée de la valeur spirituelle de l'amour humain. Ne nous y trompons pas cependant, cette réflexion n'est pas venue de la seule Orthodoxie tradi-

tionnelle, mais de la rencontre, en Russie, entre des hommes qui avaient fait l'expérience de la modernité occidentale, de ses impasses, mais aussi de ses exigences, et une Église à laquelle ils avaient adhéré librement, à l'âge adulte, laïcs porteurs d'une expérience souvent tragique de la vie, bien décidés à aller à l'essentiel en écartant les formes cléricales et pieuses du pharisaïsme. Ce sont ces philosophes religieux russes qui, les premiers dans le monde chrétien, me semble-t-il, ont pressenti le sens spirituel de l'*éros*, et commencé à surmonter le schisme fatal qui s'était introduit entre l'amour humain et le christianisme. Car ces hommes, qui étaient aussi de grands intellectuels *occidentaux*, portaient en eux cette attente d'un amour proprement personnel, dans une libre réciprocité, qui caractérise la modernité et se fraie difficilement un chemin entre le mythe finalement hédoniste de Don Juan et le mythe finalement fusionnel de Tristan et Iseut ; c'est-à-dire entre la liberté sans l'amour ou l'amour sans la liberté. Cette réflexion russe fut foisonnante et complexe, souvent contradictoire. Si nous laissons de côté les poètes (dont la quête et les intuitions ont cristallisé dans l'admirable *Jivago*, de Pasternak), énumérons au moins les noms de quelques philosophes religieux : Boukharev et sa volonté de rompre avec la séparation cléricale pour se marier et vivre humblement parmi les hommes ; Soloviev et Boulgakov qui, à travers le symbole de la Sagesse, découvrent la féminité de la création, voire la féminité de Dieu, et rêvent d'un amour profondément personnel mais libre de toute expression charnelle ; Rozanov qui, par contre, avec des accents bibliques qui l'opposent à la tradition monastique, célèbre la douceur des corps comme langage de la fidélité ; Berdiaev, pour qui le véritable amour fait éclater toute

objectivation sociale et ecclésiastique, anticipe la transfiguration du monde, mais n'a de sens que dans la liberté ; Vycheslavstev qui oppose à l'obsession freudienne du génital une « éthique de l'éros transfiguré »...

C'est l'héritage de cette recherche que nous trouvons chez Evdokimov. Héritage qu'il a accepté sous bénéfice d'inventaire et dont il a su mettre en œuvre l'inspiration dans le contexte de l'Europe contemporaine (utilisant, par exemple, non le système de Jung, mais sa symbolique).

Dans *La femme et le salut du monde*, les vocations propres de l'homme et de la femme se dessinent à travers deux langages : un langage trinitaire d'une part, puisque l'être humain est à l'image de Dieu, le masculin reflétant plutôt le *Logos* et le féminin le *Pneuma* ; un langage christique, d'autre part, puisque le Christ récapitule tout l'humain, le masculin trouvant alors son archétype dans Jean le Précurseur (et sa lignée, d'Élie aux témoins de l'Apocalypse), le féminin dans la Mère de Dieu et la Femme vêtue de soleil...

Dans *Le Sacrement de l'amour* (ce titre est une expression de saint Jean Chrysostome, un des rares Pères que leurs préoccupations pastorales et leur sens biblique aient amenés à valoriser l'amour humain), Paul Evdokimov fonde sa réflexion sur les deux récits de la création de l'homme et de la femme dans la Genèse, récits que Jésus associe pour poser simultanément, dans le couple, l'unité et l'altérité. Pour reprendre une profonde exégèse juive, Dieu crée l'humain — *ha adam* — masculin et féminin. Prenant non une côte, mais un côté, une moitié de cette réalité encore mal différenciée, il pose la femme en face de l'homme. Et c'est la découverte d'une autre qui m'est pourtant consubstantielle — « os de mes os et chair de ma chair ». On voit les correspondances théologiques,

qu'Evdokimov n'a pas de mal à mettre à jour : le mystère trinitaire, le Dieu inaccessible qui se rend participable. L'amour humain, dans sa plénitude originelle, reflète la Communion trinitaire ; l'altérité de Dieu fonde l'altérité de l'autre, et sa grâce, celle de la rencontre...

Evdokimov cependant connaît trop la vie, et le diagnostic lucide des ascètes, pour se laisser aller au lyrisme. Il montre que la séparation d'avec Dieu a entraîné, et entraîne, la séparation d'avec l'autre. La distinction dans l'unité de l'homme et de la femme s'est transformée en une « guerre des sexes » d'autant plus impitoyable que la proximité sans cesse éprouvée, sans cesse perdue, du paradis rend l'homme et la femme encore plus déçus l'un de l'autre. L'asservissement de la femme, ses revanches et la fascination qu'elle exerce, la démonisation du féminin, les gnosés fusionnelles que la Bible abomine, autant d'aspects de la situation présente de l'*éros*. Evdokimov, souvent ironique dans ce livre, met en cause la conception latine du « droit naturel ». La polygamie était « naturelle » pour les patriarches de l'Ancien Testament comme elle l'est encore dans l'Islam. La polyandrie était « naturelle » au Tibet. Au XIX^e siècle, la prostitution apportait le plus « naturel » équilibre au puritanisme monogame de la famille bourgeoise...

Seul le Christ, nous dit Evdokimov, peut réellement réconcilier l'homme et la femme, permettre l'accord de l'*éros* et de la personne. *Le Sacrement de l'amour* met en tension les deux paroles de l'apôtre : « En Christ il n'y a ni homme ni femme » et « Dans le Seigneur la femme n'est point sans l'homme, ni l'homme sans la femme ». Chacun, au-delà de toute définition fonctionnelle, est posé dans sa pleine dignité de personne. Simultanément,

la consubstantialité nuptiale est rétablie, les deux pôles prennent place dans l'entière image de Dieu.

Dans cette perspective, le mystère nuptial n'a pas besoin d'être justifié, il comporte sa propre évidence. Il n'est ordonné à rien, sinon à la communion des personnes dans toute sa plénitude sacramentelle. « C'est de (cette) plénitude débordante, écrit Evdokimov, que l'enfant peut venir comme un fruit, mais ce n'est pas la procréation qui détermine et constitue la valeur du mariage. » Le véritable amour est fécond. Mais cette fécondité ne s'exprime pas seulement par l'enfant : ce peut être aussi par l'accueil, le service, parfois une création commune.

Dans la misère et le désordre de nos vies, le véritable amour pose donc, comme le monachisme, mais d'une manière plus humble et apparemment plus banale, une exigence d'ascèse et de sanctification. Il implique d'ailleurs, chez l'homme comme chez la femme, un « monachisme intériorisé » (autre thème fondamental d'Evdokimov), la solitude bonne que chacun doit respecter en l'autre pour maintenir à vif le sens de son altérité. Seule la distance permet de pressentir parfois l'unité, seule la connaissance où plus l'autre est connu plus il se révèle inconnu, permet d'approfondir et de renouveler l'amour.

Cette ascèse de l'amour humain trouve tout son sens dans la notion de *chasteté*, si importante pour les philosophes religieux russes. La chasteté ne signifie pas forcément continence, elle désigne l'intégrité et l'intégralité de l'esprit, du cœur-esprit assumant toute la puissance de la vie, de l'*éros*, dans la rencontre d'une personne, faisant du corps non plus un objet mais la poésie d'une vraie tendresse. Le langage des corps serait un cri inintelligible et déchirant, s'il ne revendiquait la véritable éternité,

celle qui se déploie à longueur de temps, de patience, de fidélité.

L'homme et la femme engagés dans ce mystère doivent savoir qu'ils ne feront jamais que déchiffrer de la manière la plus partielle l'amour sans limites qui les précède et les soutient, celui du Christ et de l'Église, celui de la Communion trinitaire elle-même. Il leur est toujours (presque toujours) possible de retrouver, à travers le pardon, l'humilité et la confiance, plus profond que leur amour précaire et défaillant, cette profondeur inépuisable qui renouvellera leur rencontre.

En tout cela, souligne Evdokimov, l'Église dit le sens, offre la puissance vivifiante du sacrement, mais n'a pas à imposer des interdits et des recettes. Et voici de nouveau des pages ironiques, mais salubres, sur le contrôle des naissances tel que l'Église catholique a voulu le régler. L'Église orthodoxe, plus que ne le dit Evdokimov, connaît des tentations analogues. En général, cependant, elle s'en tient à la plus grande discrétion. Les conseils donnés sont personnels, ils tiennent compte des « âges » de la vie conjugale. L'Église dit la signification, l'immensité de l'amour, l'ascèse et la responsabilité qu'il implique, elle dénonce l'extrême gravité de l'avortement. Pour le reste, elle sait que nul ne peut décider à la place du couple. Ce sont les personnes qui comptent, la qualité de leur relation, non les méthodes (sauf celles qui provoquent, immédiatement après la conception, un petit avortement) dont il est bien difficile de dire si elles restent, ou non, « naturelles ». Ces discussions entre ecclésiastiques célibataires ont quelque chose de morbide pour ceux qui les mènent (ou, tout simplement, de bouffon), elles infantiliserait les fidèles si l'on ne savait que ceux-ci, depuis assez longtemps, n'en tiennent plus compte. Dire

le sens, laisser le reste à la conscience des époux, aidés le cas échéant par un père spirituel, telle est l'attitude de l'Église russe dont relevait un Evdokimov, telle aussi la position si vigoureusement affirmée par le patriarche Athénagoras.

Il n'en reste pas moins que le contexte historique a changé et qu'aujourd'hui Paul Evdokimov, sans modifier pour le fond sa perspective, la présenterait sans doute autrement. La femme, pour la première fois dans l'histoire, a acquis la maîtrise entière de la conception, ce qui, dans l'atmosphère du nihilisme contemporain, menace d'un suicide collectif d'importantes fractions de l'espèce humaine. Peut-être faudrait-il alors souligner davantage l'importance et le mystère de l'enfant, l'acte de foi conscient que constitue maintenant la « mise au monde », biologique et spirituelle, de cet hôte étrange du couple.

Evdokimov rappelle enfin que l'Église orthodoxe, dans sa maternité aimante, n'exclut pas les divorcés de la communion et, dans certains cas, constate l'inexistence du mariage, allant jusqu'à permettre et jusqu'à bénir, non sans une tonalité pénitentielle, de nouvelles noces. Il ne s'agit pas là de complaisance, mais d'une « économie » proprement évangélique, remise aux spirituels et aux évêques, et pour laquelle la personne et sa destinée unique dépassent toute généralité, toute objectivation, tout légalisme. « Le sabbat est pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. » Perspective que l'Occident chrétien, si profondément déchiré par ces problèmes, commence à ne plus ignorer. Et qui n'est pas, faut-il le rappeler, la proposition d'une Église laxiste ou sécularisée, mais d'une Église qui met toujours au premier plan la profondeur du sacrement et la nécessité de l'ascèse.

Olivier CLÉMENT